



FONTAINES DE BROCELIANDE

DIRECTEUR
RONAN PICHÉRY
DRUIDE ABROCHÉLL

ARTISTIQUES

LITTÉRAIRES

TOURISTIQUES

RÉDACTION-ADMINISTRATION: 54 RUE POUILLAIN-DUPARC, RENNES-TÉL. 43-45

C.C.P. RENNES 1158-96

Au souffle de l'Awen : Recherche de l'Inspiration Celtique.

JACQUES PETIT ROMANCES EN BAROQUE⁽¹⁾

AVANT-PROPOS

NOUS SOMMES HEUREUX D'ANNONCER A NOS FIDÈLES amis et lecteurs la parution prochaine, vers Pâques, du nouveau recueil de proses poétiques de notre collaborateur Jacques PETIT: "ROMANCES EN BAROQUE".

Ce sera le troisième essai de ce jeune écrivain. Est-il utile de présenter maintenant Jacques Petit, alors que tous les lecteurs de "FONTAINES DE BROCELIANDE" le connaissent et l'apprécient, et qu'il a débordé largement le cadre de ses colonnes ?

Nous n'aurons pas cette latitude. Mais nous croyons intéressant de faire, à cette occasion, un retour sur nous-même, et à considérer ces mobiles qui nous ont amené à le découvrir, à l'encourager, et aider ainsi à le conduire sur le chemin de la notoriété.

D'abord l'immense satisfaction que nous avons ressentie dès la connaissance de son premier manuscrit "APOLOGIE POUR CADODAL". Lorsque le Conquistador, parti vers les fabuleux rivages, découvre soudain la masse de métal natif, objet de ses convoitises, son corps est saisi d'un immense frisson de plaisir et de contentement. La légende le représente tombant à genoux et remerciant Dieu de lui avoir procuré la richesse et la beauté.

Il en est ainsi du Barde inspiré de Brocéliande, toujours à la recherche de la pépite miraculeuse au sein des trésors de l'esprit. Suivant son chemin sous les augustes frondaisons de la forêt sacrée, parmi les chants des oiseaux familiers, il perçoit des modulations nouvelles, toutes pleines de résonance celtique. C'est ainsi qu'il a reconnu Jacques Petit.

Celui-ci, s'il a adopté notre Province, n'est pas Breton d'Armorique. Bourguignon du Morvan, peut-être, Celta sûrement. C'est dans l'ordre des vraisemblances. Des groupes de Bretons, venus de Grande-Bretagne avant le désastre décrit par Gildas de Rhuy dans son "DE EXCIDIO BRITANNIÆ" avaient pris pied dans le pays biturige sous la conduite du Prince Riothime, à la demande de l'empereur Anthemius. Battus par Euric, chef des Visigoths en 468, Riothime et ses hommes trouvèrent refuge chez les Burgondes où ils firent souche. Sidoine Apollinaire, le poète évêque de Clermont, qui en bon Gallo-Romain eut souvent maille à partir avec eux, le confirme dans sa correspondance.

S'agit-il-ici, au travers du temps et de l'espace, d'un phénomène de permanence de l'esprit celta? On le croira sans peine, lorsqu'on a lu "CANTIQUES ET BALLADES", "LAURIER CELTI-

(1) Un volume à paraître au mois d'Avril sous les auspices du Cercle de Brocéliande

QUE" et qu'on lira bientôt "ROMANCES EN BAROQUE". Tous ces ouvrages sont pleins de cette prose poétique, rythmée, oratoire, parfois semée de narquoise ironie, et qui s'apparente de très près à la facture des grands écrivains celtés: Virgile, Chateaubriand, Lamennais, Renan etc... Et ceci n'est pas une mince référence que nous devons formuler au risque de froisser la modestie bien connue de Jacques Petit.

Il nous semble que ces quelques mots valaient d'être dits. Aussi, espérons d'un cœur plus léger que nous allons livrer bientôt au public ces proses radieuses.

RONAN PICHÉRY-ABROCHÉLL,
DRUIDE PANCELTIQUE DU GORSEDD BREIZH,
PRÉSIDENT-FONDATEUR DU CERCLE DE BROCELIANDE.

ANGES

LE monde est sans appel et sans destin;
Voyez si les gens sont tranquilles:
Le monde n'a besoin de rien,
Dans ses hivers, ses briques et ses guerres civiles;
Toute baie, tout golfe et tout cap ont leur nom sur la carte,
Et les oiseaux, comme les marées de la mer immense,
Le temps de leur passage inscrit sur l'almanach,
Rien ne doit changer dans un ordre immortel,
La neige devient eau, et l'eau deviendra neige,
Les compromissions en révolutions se dégèlent, et les révolutions
en compromissions se congèlent:
Le bruit du monde est bruit d'égout bien régulier,
Laisant tomber son eau de savon après son eau de vaisselle,
Pourtant, sous la sécurité trompeuse des républiques,
En marge des cadences et des rythmes d'économats,
Les Anges ont levé des légions, des phalanges et des conjurations,
Autour d'un arbre ou d'un clocher, d'une montagne claire ou dans
l'ombre d'une cave.
Ils ont réuni là ceux qui savent que l'espérance est un art difficile,
Qui reconnaissent à des signes le fil de leur destin:
Un chandelier d'argent, héritage d'un vieux curé de campagne,
Un frêne seul au milieu d'un cirque de plaine,
Le nom mystérieux d'un quelconque village,
Ou le portrait sévère de Jean-Sébastien

(Suite page 2.)

ROMANCES EN BAROQUE

(SUITE)

ANGES (suite)

Sur le fond rose et gris de son siècle confus,
 Les signes sont bien choisis pour la conspiration,
 La voie est très secrète et le mystère profond.
 Autour d'eux les Anges se tenaient, et leurs messages ils y fixaient
 Ils nous ont rendu l'espérance comme le passage d'une lumière incon-
 nue,
 Comme un pavillon sur un mont dressé devant les nues.
 Nous avons vu dans ces images éparses et dans ces chants profonds
 Les étendards de leurs légions.
 Ils nous ont rendu pour notre mission la carte de l'espoir avec ses ports,
 ses routes et ses ponts;
 Bâteaux, aubes, ouvertures de forêts sur des allégresses nouvelles,
 Que jamais ne se perde le souvenir d'un bonheur venu tout à coup sans
 raison
 Au détour d'une rue, au coin d'une fenêtre:
 Le bonheur ne vient jamais sans mission.
 Les bonheurs trop cherchés portent avec eux la lourdeur de la pierre,
 Comme au sac de l'avare les lingots transmués en galets de rivière;
 Il leur manque la couleur étrange,
 Que donne en passant l'aile invisible de l'ange:
 Les anges invisibles et pourtant sensibles
 Amènent l'or rempli d'un parfum au bout de leurs mains allongées
 Dans un verger de colline, à l'heure imprévue du cœur des matinées,
 Sans eux les soirs sur les rivières, les glycines et les concerts
 Ne sont que choses nées de la terre et promises aux criailleries des ima-
 ges populaires.
 Les anges architectes n'ont pas bâti avec le fer, le ciment et la pierre
 au pays des humains
 Mais nul ne saurait bâtir sans avoir vu dans quelque rêve le papier dé-
 roulé portant leurs mystérieux dessins.



A LA MUSE BAROQUE

O Muse du Baroque, et puérile et chrétienne,
 Menant en chœur les déités burlesques au chant des mascarades
 anciennes,
 Improvisant soudain, quand le soir aux vignes romaines est venu,
 Dans la plus tendre foi pour les cloches des campaniles un cantique in-
 génu,
 Promenant sur les tristes jours tes pinceaux innocents trempés dans des
 pots d'éclatante peinture,
 Tu donnas l'illusion sucrée du pâtissier à la plus lourde architecture,
 O Muse effrontée des jeux trompeurs de la lumière dans les transparents
 des églises d'Espagne
 Apposant ton décor forain aux piliers des voûtes ogivales,
 Aux heures secrètes où la vie ondoyante se lasse de l'austère beauté,

CERTIFICAT D'ÉTUDES SUPÉRIEURES DE CELTIQUE ADMIS POUR LA LICENCE D'ENSEIGNEMENT

On se souvient que tout récemment, une audience avait été accordée
 par M. BILLIERES, Ministre de l'Éducation Nationale, à une délé-
 gation de Parlementaires du C.E.L.I.B et de la Fondation Culturelle
 Bretonne. L'une des questions évoquées au cours de cette entrevue se
 rapportait à la question de l'inscription d'un Certificat de Celtique sur
 la liste des Certificats d'Études Supérieures admis pour l'obtention de
 la Licence d'Enseignement de Langues Vivantes. M. BILLIERES a-
 vait donné connaissance à la délégation bretonne du projet de Décret
 qu'il devait soumettre à l'approbation du Conseil Supérieur de l'Édu-
 cation Nationale.

Cette approbation vient d'être donnée: dans sa réunion du 28
 janvier, le Conseil Supérieur a adopté le projet de Décret préparé par
 M. BILLIERES et qui fixe les conditions de l'examen de Grammaire
 et Philologie Celtique, désormais admis comme Certificat d'Études
 Supérieures.

Précédemment le projet avait été adopté par le Conseil Supé-

J'évoque Saint-Sébastien tout rose à sa colonne, le sang coulant des flê-
 ches sur un caleçon doré,
 Un matin, à Mariastein, quand les pâtisseries du Bon Dieu offraient leurs
 tartes à la crème,
 Défi charmant à l'angoisse forcée des penseurs puritains,
 Sollicitude maternelle pour nos cœurs toujours enfantins!
 Paroisses de Suisse, d'Alsace et d'Allemagne,
 Plafonds de bois couverts d'azur et parsemés d'étoiles,
 Les vieux pèlerins ont aimé vos Rois-Mages d'Épinal.
 La parole de Dieu se transmet d'âge en âge
 Aux bonnes femmes qui se pressent aux boutiques des pèlerinages.
 Au sein des steppes rouges et jaunes,
 Des moutonnements faibles du chaume,
 Quand les élans mystiques à la mollesse cèdent,
 L'âme goûte la courbe arabe aux pierres de Tolède.
 Si quelque jour me manquait la cantilène des vents et des futaies
 près des cités gothiques,
 Aux portes des chapelles perdues, les vertes coquilles du buis, les houx
 mélancoliques
 J'aimerais mieux les anges de faïence, les bibelots, le clinquant
 Vénus, aux murs fanés des maisons douces et vieilles, d'étalages en plein
 vent,
 Que le bon goût moderne aux disgrâces cubiques.
 Inavouable secret, mon cœur a chéri le baroque et ses trésors vul-
 gaires:
 Aux portes des châteaux, les arcs, les pommes et les flambeaux qu'on
 grave sur la pierre,
 Les chevaux d'Apollon hennissant des rayons aux frontons de leurs portes
 cochères.
 Mon esprit à la fois trop faible et trop lucide
 Pour tailler des Vénus dans un marbre candide,
 Aima les déesses qui nouaient en bouquets des fleurs de madrigal
 Les Neptunes barbus éternuant aux fumées des artilleries navales,
 Et les fines estampes où les nymphes aux douceurs de lavande
 Versaient d'une coquille l'eau pure au front blessé du cher berger Léandre,
 Sous un ciel incertain de nuages ronds et de grisailles tendres,
 Grâce gentiment déguisée prenant des robes de Touraine et de Flandre.
 O Muse du baroque, des temps classiques folâtre magicienne,
 Des clavecins du Dix-Septième secrète musicienne,
 Fée capricieuse d'Occident,
 Muse au manteau couleur de temps!

Pourquoi ne pas multiplier les lustres et les cierges,
 Ni broder d'infinis festons la Chape de la Vierge,
 De tout cet or et ces diamants
 Qui gisent au fond des rêves en monceaux ardents?
 Les légendes puériles, terre antique de nos mémoires,
 Recèlent rubis et brillants dans leur profondeur noire.
 Je porterai les baroques guirlandes de roses et de jasmins
 Aux grilles à lanterne des portraits de Madones
 Qui veillent au demi-jour des maisons espagnoles
 En hommage obstiné des rêves enfantins,
 Fidélité de l'âme errant aux sentiers ambigus du destin.



rieur de l'Enseignement du Second Degré.

Ainsi va se trouver enfin satisfaite une demande présentée au cours
 de ces dernières années par l'Université de Rennes.

On ne peut que se féliciter de l'aboutissement de la campagne
 engagée avec méthode et persévérance par la Fondation Culturelle
 Bretonne, campagne qui a bénéficié de l'appui constant des Conseils
 Généraux, des Parlementaires et des organisations culturelles bretonnes.

UN RECUEIL DE CHANSONS BRETONNES

C'est de vieilles chansons qu'il s'agit puisqu'elles furent recueillies entre
 1856 et 1900 par le Colonel Bourgeois, folkloriste bien connu. Celui-ci
 avait publié en 1904 à la veille de sa mort un recueil d'airs de biniou
 aujourd'hui introuvable. Sa collection de chansons bretonnes est restée
 inédite jusqu'à ce jour. — La Confrérie des Sonneurs de Paris a choisi
 quatre vingt de ces chants, paroles et musique, pour être édités sous
 peu. Ce recueil sera d'un très grand intérêt à tous points de vue: mu-
 sical, philologique historique etc. Le tirage sera limité aux personnes qui
 voudront bien écrire à Monsieur Hervé Le Menn, 3 rue Francis Gar-
 nier, Paris XVII^e.

La COMPLAINTE de L'ÂME BRETONNE

Poésies de Charles Le Goffic
Musique de Jean Le Flem

Piano 2 *Moderato e espressivo*

Quando du sein de la mer profondé Comme un

mf preva - lu contre l'en fant (3^e strophe)

al - cy - on dans son nid L'âme bre - ton - ne vint au mon - de

Più vivo Dans son dur ber - ceau de gra - nit Et la bru - C'était un

mf yé - re dont s'em - bau - me (5^e strophe)

soir un soir d'au - tom - ne Sous un ciel bas cerclé de

Più vivo fer Et sur la pauvre A - me Bre - fon - ne

Pleu - rait le soir chantait la mer Fût - ce mé - garde chez les

fé - es Si bien qu'au Blan - ches et

mi - tan de no - vem - bre (4^e strophe) Ur - gan - de ni Ti - ta - ni - a de rayons coif - fé - es

Ben marcato Il n'en vint, dit - on, qu'une seu - le Aux airs bour -

Rall rus de sau - va - geon Qui frois - sait dans ses mains d'a - îeu - le Des fleurs de bru -

mf yé - re et d'a - jonc 2 a T^o *al segno*

Più vivo *Rall* De la di - vi - ne Cha - ri - té. 2 *Misère (3^e strophe)* *ad libitum*

Fût - ce mégarde chez les fées
Ou qu'au baptême on ne pria,
Blanches et de rayons coiffées,
Urgande ni TITANIA ?
Il n'en vint, dit - on, qu'une seule,
Aux airs bourrus de sauvageon,
Qui froissait dans ses mains d'aïeule
Des fleurs de bruyère et d'ajonc.

Misère (ainsi s'appelait - elle)
Allait nu - tête et pieds déchaux ;
Mais ce n'est pas sous la dentelle
Que battent les cœurs les plus chauds
Et, se penchant sur la pauvrette,
Qui grelottait, blême et sans voix,
Vivement à sa collerette
Elle piqua la fleur des bois.

La fleur embaumait comme l'ambre,
L'ambre, le musc ou le benjoin -
Si bien qu'au mitan de novembre
On aurait dit le mois de juin.
Mais tout là - bas, sur la mer grande,
Le vent guettait comme un voleur,
Et Misère, de sa guirlande,
Détacha la seconde fleur.

Et depuis lors nulle menace
N'a prévalu contre l'enfant :
L'ajonc, c'est la Force tenace
Qui se baïde et tient tête au vent ;
Et la bruyère, dont s'embaume
Le pur cristal des nuits d'été
C'est le mystique et tiède arôme
De la divine Charité.

BIBLIOGRAPHIE

DENISE DEFFAINS:

«FACE AUX AMERS»

La jeune génération, celle qui a entre vingt et trente ans en 1958, ressent la nécessité d'affronter l'époque, de l'obliger à s'exprimer littérairement, ce qui n'est point facile. Débarrassé au moins momentanément, des masques guerriers, le siècle montre à plein la trame usée des égoïsmes, la grisaille de ses compromissions. Tandis que ceux qui avoisinent la quarantaine peuvent garder quelques illusions en vivant sur les acquisitions spirituelles de l'avant-guerre, les jeunes ont faim. C'est le sens de la peinture de Buffet, et peut-être des romans de Françoise Sagan. Le drame c'est que cette faim se dissimule sous les apparences de l'ascétisme artistique ou de l'indifférence philosophique. Modération française? Ailleurs des natures plus violentes affrontèrent le siècle à leur manière, et James Dean s'y écrasa dans des débris de ferraille tordue. La chance de la littérature, de la poésie, de l'esprit même ne serait-ce pas de suivre la voie choisie par Denise Deffains, dans son recueil qui a déjà réuni bien des éloges enthousiastes: marcher sous le drapeau feuille-morte du Romantisme?

Une jeune sensibilité ne pouvait manquer de trouver dans le climat spirituel de la côte malouine ce "supplément d'âme". Le romantisme des saisons et des soirs y apparaît non comme un thème livresque, mais comme un fait concret, visuel. Au battlement baudelairien ou mallarméen, au "Qu'y a-t-il de nouveau dans le monde?" la mer et le ciel offrent une réponse: les charmes sans nom et sans visage d'une nouveauté éphémère, impossible à fixer, immense:

... Mélancolique jour tu meurs,
Lumière de l'automne enrobé de douceur
Ombre envahissante, éternelle splendeur
Venez baigner mon âme en pleurs...

Baigner, mais non pas noyer. Sans doute y a-t-il place partout pour la mélancolie, celle des approches de la mauvaise saison, celle aussi, très particulière, et inconnue du touriste de passage, que ressentent aux plus beaux jours, entre Dinard et Rothéneuf, ceux qui y ont assez longtemps vécu pour connaître les précieuses amertumes de ces "inventaires d'été":

Crépuscule d'or
Le marchand de glace
Ridicule dort
Devant le falace.

Lointains pleins de feux
Jardin qui respire
Gazon poussiéreux
Jasmin qui soupire.

L'âme aspire non point à se perdre mais à se trouver: comme Monique la blonde:

A chaque parure, elle fait luire
Aimable pouvoir
L'âme inconnue qui vient lui sourire
Au fond du miroir.

L'âme malouine se sent entre le ciel et la terre comme un navire et la méditation poétique y retrouve toujours l'appel du vent, cette force passionnée qui entraîne. La venue de l'automne est une violence naissante, et non le présage d'un fatal et morne abandon:

Voici que le sang de la Terre
A jailli de la nuit des temps
Voici qu'en ton char de tonnerre
Aux bois, automne, tu descends.

L'allée aux platanes ruisselle
Comme une déesse guerrière
Dont la chevelure étincelle
Cuirasse d'or et de lumière.

Ce rythme de vie, cette cadence de l'âme, laisse un filigrane d'espérance mystique dans la "La mort du poète" dédié à la mé-

moire de Théophile Briant, et une sorte de sombre allégresse à l'évocation de James Dean, comme le frapement d'un tambourin rituel pour l'appel aux trépassés du désespoir:

A l'âge fleuri par la rose
Où l'Homme ignore son destin
Jamais, jamais, l'une décroise
Pour toi ne chanta le matin.

La poésie de Denise Deffains célèbre l'amour avec une spontanéité passionnée qui suffirait à prouver aux poètes et aux critiques que la poésie de l'amour ne saurait trouver de vérité si elle n'est absolument lyrique. Elle unit aussi, dans "Face aux amers", à la nature, à la mort et à l'amour, un sentiment religieux d'une sincérité originale, comme dans cette "Prière" où l'âme avoue à Dieu sa froideur tout en sachant qu'il faut demander, demander beaucoup et toujours: ce qui est le destin du croyant, du poète, et de l'Homme en sa plus haute nature. Peut-être, par ce frémissement continu d'une âme qui sait que l'ardeur totale est sa loi, une poésie nouvelle va-t-elle apporter au désespoir dont James Dean est devenu le symbole, une mystérieuse et immense compensation. Denise Deffains reprend pour un poème le titre des "Feuilles d'Automne", et c'est une profession de foi. On a dénoncé les tares du Romantisme, les médiocrités moroses du "bovarysme". Mais le Romantisme est-il un bloc? Tous ces maux, nous les éprouvons en ce demi-siècle, et pourtant nous n'avons plus de Romantisme, j'entends: plus de romantisme lyrique. Les Diafoirus du rationalisme psychanalytique semblent nous présenter le double idéal du jeûne et de la constipation. Ce n'est pas sans une grande joie qu'un de ceux qui eurent vingt ans pendant la guerre peut saluer la première œuvre de Denise Deffains. Les fidèles du classicisme dans la forme poétique ne se sont pas tous aperçus que la poésie n'y peut revenir qu'avec cette plénitude lyrique dont le romantisme tant décrié garde le secret. Ce secret a peut-être été refusé à la génération de la guerre: trop de douleurs sans grandeur et de méfiances ont nui à l'harmonie de nos rêves. De ce jardin perdu, un recueil comme celui-ci a retrouvé l'entrée.

JEAN-BAPTISTE MORVAN

«KUZUL AR BREZHONEG»

En vue de cristalliser les efforts faits pour la défense de la langue bretonne, il a été créé par les dirigeants des sociétés bretonnes mentionnées ci-après une Association appelée "Kuzul ar Brezhoneg" et qui groupe:

1. Skourr Breizh an C'hendalc'h Keltiek
2. Al Liamm
3. Kevredigezh ar Skrivagnerion
4. Ar Vro
5. Barr Heol
6. Ar Bedenn evit Ar Vro
7. Skol
8. Hor Yezh
9. Skol Ober
10. Mouladuriou an Bibl
11. Kamp ar Vrezhonegerion

D'autres revues ou sociétés pourront évidemment en faire partie à leur demande.

Le but de cette association est d'aider de toutes manières le travail fait pour la langue, propagande, collecte de fonds et défense du Breton unifié.

Le président en est: Mr l'Abbé Le Clerc
Recteur à Buhulien (C. du N.)
Le Trésorier, Louis Morvezan fils
6, avenue de la Gare
Concarneau (Finistère)
C.C.P. Nantes 1316-63

Aider l'école bilingue de Plouezec qui fonctionne fait partie de notre programme.

Nota: On peut évidemment m'écrire en Breton ainsi qu'au président. Le texte breton de la Création du Kuzul a paru dans Barr Heol N° 13

Avez-vous pensé à adresser votre abonnement pour 1958, soit 500 frs Utilisez le chèque joint au supplément du Numéro 43.

BRETAGNE

(LE PAYS LE PLUS BEAU)

A Monsieur RONAN PICHERY,
DRUIDE ABROC'HELL
en toute sympathie.

BRETAGNE des blés noirs, campagne fraternelle,
Ta douceur est un baume à mon cœur tourmenté;
Bretagne d'océan, si farouche et si belle,
Je te dois ma tristesse et ma félicité.

Que les vents d'ouragan désolent ta figure,
Ou que la réjouisse un soleil de velours,
O Bretagne, jamais je ne serai parjure
Au doux enchantement de notre pur amour.

La beauté t'appartient, caressante ou sauvage;
La candeur à ton front luit comme un bijou;
Et tes cheveux sont d'or; et sur ton doux visage
Je te donne un baiser, mon baiser le plus doux.

Et je te donne aussi pour te faire plus belle
Un ruban de velours avec un cœur doré,
Et ce cœur est le mien, cœur saignant qui pantelle,
Et que toi seule, amour, n'as jamais déchiré.

Et je glisse à ton doigt la bague des promesses
Où sont gravés deux cœurs enlacés pour toujours.
Tu souris de plaisir. Je pleure de tendresse.
— RIEN NE POURRA JAMAIS DÉTRUIRE NOTRE AMOUR !

En chacun de tes traits le charme est ton partage:
Ton sourire est un champ de bleuets pâlisant;
Et quand viennent les pleurs mouiller ton beau visage...
— Ce sont les larmes d'or aux genêts du printemps !

Tes ciels gris sont berceurs de ma peine infinie.
Ta lande désertée est sœur de mon chagrin.
Tes grèves lamentant aux rafales de pluie
Décuple mon amour pour tout ce qui se plaint.

Mes yeux baignent tes ciels de mauve porcelaine;
Se caresse ma joue à tes cieux angoissés.
Mes doigts ont des baisers pour tes clartés serènes;
Ma gorge des sanglots pour tous tes trépassés.

A genoux, plein d'amour, à tes vieilles fontaines
Je bois l'onde sacrée avec ceux d'autrefois;
Et toujours avec eux, dans la joie et la peine,
A tes pardons je ris et je pleure à la fois.

A tes rochers brisés mes lèvres se calment,
A tes pins esculés voit s'enrouler mon cœur.
Ta brume à mon front est caresse divine,
A ma langue son sel est goutte de liqueur.

Tes mouettes glissant dans l'aube violette,
Cormorans à long cou rasant tes flots dorés,
Goélands se berçant aux vents de tes tempêtes...
— Pour moi rien de plus beau, plus tendre, plus sacré !

Ton varech mordoré dessus tes grès d'or pâle,
Coquillages nacrés au soleil radiant,
Les rames certains soit GOUTTELANT DES OPALES !
— O trop belle patrie à mon cœur trop aimant !

Goémon violet, demoiselles gris perle,
Crabes verts trotinant sur le bord de tes flots,
Tourteaux grenat sur qui les poulpes noirs déferlent...
— Et moi déguenillé pêcheurs de bigorneaux !

Tes ports illuminés de mille voiles blanches,
Jaune d'or, réséda, bleu-lavande ou bleu-roi...
— C'est ma pauvre jeunesse ! — Et c'est pourtant dimanche
Dans mon âme et mon cœur dès que je les revois !

Ta maison basse au toit toujours à double pente,
Aux quatre murs si blancs, près de tes flots si bleus !
— Dès qu'elle m'apparaît, et qu'il pleuve ou qu'il vente !
— Le plus beau des soleils respandit dans mes yeux !

Tes halliers, tes forêts, ô chênes séculaires,
Embaument la fraîcheur, le silence et l'amour.
Et tes ravins chéris, ondoyant de fougères...
— Douceur ! c'est le plus beau, le plus cher de mes jours !

Et tes matins de mai nés du rose sublime;
Et les tièdes soirs de tes mois les plus beaux...
— O Bretagne, mes pleurs de tendresse en expriment
Cent fois mieux la douceur que tous mes pauvres mots !

Et tes ciels lazuli tournoyant d'hirondelles;
Et tes cieux de pervenche et de jade empourprés;
Et tes roses granits aux soleils qui chancellent
Ivres de diamants divinement dorés;

Poulains roux gambadeurs aux plus verts pâturages;
Gentille vache au poil très noir taché de blanc;
Moutons dorés bêleurs; chèvre à fauve pelage,
Sonore des grelots chers à mon cœur d'enfant;

Blés noirs, jaunes colzas, violettes luzernes;
Bosquets empanachés de verdure et d'oiseaux;
Clochers mélodieux; sainte marche aux lanternes;
Villages s'éveillant au doux chant des sabots;

Ravins de mimosa; falaises violettes;
Abers où lentement glisse une voile d'or...
— Pauvres navires morts dans leurs criques muettes !
Filets bleus que mon cœur remmaille quand je dors;

Ruisselets se glissant à travers sable et pierres;
Rivière sinueuse; impassibles canaux;
Lacs d'azur ! Etangs clairs ! Océan de lumière !
— IL N'EST PAS DE PAYS QUI PUISSE ÊTRE AUSSI BEAU !

Septembre 1957
HERRI QUINIOU.

NOTRE PROCHAIN NUMERO 45 portant la date du 1er Trimestre 1958
paraîtra fin avril 1958.

Au Sommaire de ce Numéro:

Au bout de l'an. **Hommage à M. Durtelle de St-Sauveur, Doyen honoraire de la Faculté de Droit de Rennes, Historien breton** — par Ronan Pichery.

Les Soirées Thermidoriennes: **Suite du roman de Jacques Petit.**

Deux nouveaux poètes au Cercle de Brocéliande: **Pierre Ormaechea et Jacques Bofford.**

Manifestations en l'honneur du Poète **Philéas Lebesgue, Druides du Collège des Gaulles à l'occasion de son 88ème anniversaire.**

Manifestations littéraires prévues en Belgique en 1958, à l'occasion de l'Exposition Universelle de Bruxelles.

GRAND PRIX LITTÉRAIRE DE LA LANGUE BRETONNE 1958

LA FONDATION CULTURELLE BRETONNE décerne tous les ans, comme on le sait, un Prix Littéraire pour une œuvre écrite en breton armoricain et qui procède d'une inspiration, à l'exclusion de toutes traductions ou adaptations d'œuvres françaises ou étrangères.

Cette année les œuvres présentées pour le Concours devront parvenir à la F.C.B., B.P. 17, BREST, pour le 1^{er} juin 1958, dernier délai.

Le prix sera décerné indifféremment à une pièce de théâtre, une œuvre en vers, une nouvelle ou un ensemble de nouvelles, un roman, éventuellement à un essai. Les écrivains qui concourent pour le prix doivent accorder à la F.C.B. une option pour la publication de leur œuvre, soit en volume, soit dans "BRUD", Revue Littéraire d'EM-GLÉO BREIZ. La F.C.B. ne sera pas tenue de procéder à cette publication qui, en tout état de cause, interviendrait dans l'orthographe universitaire.

Ce Prix Littéraire d'un montant de 50.000 frs sera décerné au lauréat au cours de l'une des Grandes Fêtes folkloriques de l'été prochain.

LES SOIREEES THERMIDORIENNES

OU

LES LANDES DE MANNARA

par Jacques PETIT

(suite du numéro 43)

Gildas se demandait parfois pourquoi cet homme était entré si tard dans un monastère, quelles vicissitudes de son existence, quels malheurs peut-être l'avaient conduit dans ce couvent de Paris d'où la Révolution l'avait chassé avant que les ordres majeurs ne lui eussent été conférés. Au fait, était-il vrai qu'il ne fût pas prêtre ? Il le niait, et l'on pouvait croire à sa parole sans supposer que la peur malade qui avait semé la déroute dans ses pensées lui suggérât cette dissimulation.

Le soleil de cette fin d'après-midi achevait sa tournée sur le monde clos de cette cour où les paniers terminés, les brins d'osier épars, entouraient le vieillard prisonnier de lui-même et du siècle, dans cette cellule à ciel ouvert; le claquement du linge séchant aux cordes tendues était le seul bruit distinct dans les journées moroses. Patiemment, comme il tressait sa vannerie, le vieillard, repris par le courant de son cauchemar, reconstituait pierre à pierre l'invisible monument de terreur dont l'ombre cachait pour lui toute espérance. Les trois visiteurs devaient à nouveau entendre le chroniqueur obsédé, chuchoter son histoire de la Révolution.

« Tout cela, disait-il, vient des sorciers et des Templiers. C'est d'eux la même chose. »

Et il retraçait avec une sorte d'apré plaisir leur conspiration plusieurs fois séculaire.

Le gantelet de fer des rois avait périodiquement broyé les copyphées des ténèbres et relégué dans la puanteur des arrière-cours des villes, ou la crotte des étables, les marchands de philtres, les diseurs de messes noires, les avorteuses et les alchimistes. A partir de l'heure de l'indulgence, les fleurs innocentes de la Cabale avaient été dans les coins des rues. Les Templiers, les Albigeois, Louis le Grand avait fait brûler la Voisin, mais déjà la forteresse du Temple servait d'asile aux débauches et aux blasphèmes. Voltaire y avait été reçu dans sa jeunesse. Puis leur audace avait crû en même temps que leur impunité s'assurait. Ainsi était née l'idée de tuer le roi. C'était une idée de sorcier; il le savait bien, lui: un capitaine de vaisseau qui avait accompagné La Pérouse lui avait raconté que, chez les sauvages, il était de mode de tuer le roi pour que le sang répandu fertilisât la contrée et conférât une force immense à la tribu. Un bain de sang avait le pouvoir de rajeunir les peuples. Tout se suivait avec une inévitabilité logique. Le Roi avait d'abord été enfermé à la Tour du Temple; quand il eut été décapité un homme monta sur l'échafaud et aspergea les assistants avec le sang royal en disant: « Peuple, je te baptise au nom de Jacques et de la liberté. » C'était évidemment de Jacques de Molai, dernier grand-maître du Temple, qu'il voulait parler. Avait-on besoin d'autres preuves ? L'huissier Maillard, qui avait organisé les Massacres de Septembre, n'avait-il pas enjoint à ses acolytes de se munir auparavant de balais de genêt ? On ne balaie pas du sang; mais Maillard était un sorcier, et ce qu'il commandait ainsi était un rite de sorcellerie, l'aspersion du sang de la victime avec un rameau...

Le pauvre homme revoyait tout ce sang répandu, et entendait encore les cris sous les voûtes; il revivait le péril auquel le hasard seul lui avait permis d'échapper. Les amis restaient silencieux en voyant ses mains tremblantes. Fallait-il, cette fois-là, comme les précédentes, le laisser avec un peu d'argent, mais sans la moindre paix ?

« Rien n'empêchera, dit le vieux en secouant la tête, que des griffes multiples ne s'étendent sur le monde. La pourriture a gagné, la pourriture a germé. »

Alors, l'Homme au Chapeau Noir prit la parole: « Sans doute, sans doute. J'avoue qu'au fond j'ai toujours pensé comme vous et je ne voyais pas grand-chose à espérer. Mais il y a une autre conspiration en face de celle-là. Je m'en doutais depuis longtemps et j'en ai eu récemment la certitude. Il n'est point de province où ne veillent les gardes fidèles et vigilants d'une alliance secrète aussi persévérante que l'autre, et voyant toujours plus loin dans l'avenir.

— Et aussi puissante ? demanda amèrement le vannier.

— Vous savez bien que tout ce qui lutte ici-bas contre les démons reste condamné à une succession d'apparentes défaites. Mais ces défaites répétées prouvent néanmoins que l'on n'est jamais vraiment vaincu. Je vais vous dire le peu que je sais sur cette société, car je vous vois trop affligé; je ne peux plus longtemps vous taire ce qui peut être votre consolation. Au reste, je ne suis pas entré dans ces mystères, et ce qu'on a laissé transparaître à mes yeux devait être sans danger pour la sécurité de l'ensemble. J'ai même dû réunir des détails épars et reconstituer par le raisonnement le tableau imparfait de toute cette organisation.

Vous parliez justement tout à l'heure des princes et des grands qui, dans l'asile du temple, sacrifiaient à la débauche, au blasphème et à toutes sortes d'iniquités. Ce fut, paraît-il, en ces dernières années du règne de Louis XIV que se forma cette union secrète dont je ne saurais dire le nom car j'ignore même si elle en a un. Certaines allusions m'ont donné à penser qu'elle s'était plutôt reconstituée, ou qu'elle avait réuni plusieurs confréries pieuses touchant à certains métiers, composées de paysans dévôts à certaines chapelles ou sanctuaires rustiques, ou encore d'anciens soldats et officiers que la vie des camps avaient amenés à réfléchir sur la misère de l'homme. Il est possible qu'une de ces sociétés ait pris son origine aux temps des guerres de religion et qu'elle ait répondu au désir de conserver intact l'amour de Dieu et le dévouement à sa cause au milieu des corruptions de la politique et de la profusion du sang innocent.

Mais quand la conversation en vint à cet endroit, j'observais que les gens dont j'obtins les confidences n'étaient point d'accord. Toutefois, et il qu'au temps de l'impéte et l'esprit de nouveauté retrouvaient une vigueur nouvelle, un homme de condition modeste, mais doué d'une intelligence pénétrante et portée à la méditation se proposa d'étudier les moyens, d'y apporter quelque remède. Visiblement, son nom était inconnu de mes amis; ils croyaient seulement savoir qu'il était chapelier, à moins que ce ne fût tailleur, et qu'il mourut jeune. Je ne serais point étonné qu'aucun membre de la confrérie n'eût gardé son nom; en effet, l'un des principes qu'il avait légués était qu'il fallait rester obscur même dans le sacrifice, de peur que l'action entreprise ne vint se cristalliser prématurément dans des gloires trop éclatantes, et que la société qu'il fondait ne vint ainsi tarir le cours de son histoire. Il fallait, disait-il, vivre pour porter les saintes traditions chrétiennes, non dans notre propre génération où nous pouvons espérer réputation ou fortune pour nous-mêmes, mais dans la génération suivante, ou plus sûrement dans la troisième. Le balancier de l'esprit passant de la ferveur sacrée au libertinage, ce qui était nécessaire c'était de durer en ce que nous avons de meilleur à travers nos propres errances et à travers celles du monde. Si le siècle reste éloigné de Dieu, il s'en détache surtout par les gens de talent, de richesse ou d'orgueil. Il arrive souvent que ceux-là croient tenir les promesses de l'avenir alors qu'ils ne font que polir et sculpter leur tombeau. C'est alors parmi les gardeurs de vaches, les postillons de diligence, les cabaretiers campagnards, les ménétriers, les journaliers et les mendiants que la Tradition trouvera ses fidèles, car ceux-là auront gardé le pouvoir d'admirer ainsi que celui de sentir plus que les autres le fardeau quotidien du monde. Leurs enfants feront briller la lumière divine dans les arts, les lois ou le service divin. Mais tout sera à recommencer aussitôt, en mettant à germer les graines que cette génération aura négligé de planter; en effet, ceux à qui il est donné d'être les hérauts du Ciel ne pensent pas à tout; s'ils ont loué Dieu dans l'Autorité, ils n'ont pas vu comment il pouvait être annoncé dans les formes de notre liberté; un poète qui aura cru entrevoir le monde du mystère dans les violents transports de l'inspiration et de l'extase, sera resté sourd aux harmonies subtiles de la continuité des jours.

(à suivre)